

Essai

Numéro 79, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20828ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2000). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche*, (79), 37–59.

À QUOI SERT LA LITTÉRATURE ?

David Denby

Trad. de l'américain

par Pierre Emmanuel Dauzat
Robert Laffont, Paris, 1999,
502 p. ; 39,95 \$

À 48 ans, las du « borbier des médias » et curieux de la réalité de l'enseignement supérieur, David Denby, journaliste américain, critique de cinéma au *New York Magazine*, décide de retourner à l'Université Columbia de New York pour y suivre deux cours : l'un de lettres classiques, l'autre de civilisation contemporaine. Trente ans après, il retrouve les mêmes enseignants, relit et redécouvre les auteurs au programme en première année et nous livre ses sentiments.

Publié aux États Unis en 1997 sous le titre *Great Books : my Adventures with Homer, Rousseau, Woolf, and other Indestructible Writers of the Western World*, l'ouvrage peut se lire de différentes manières : comme l'introspection d'un Juif américain qui se présente comme un libéral appartenant aux classes moyennes, comme une ethnologie de la lecture chez les étudiants et les enseignants de Columbia, et comme le commentaire de quelques « classiques » de la littérature occidentale, dont l'auteur donne de larges extraits.

D'Homère à Virginia Woolf, en passant par saint Augustin, Shakespeare, Nietzsche, Conrad, Marx ou Jane Austen, 29 auteurs sont présentés de façon chronologique. C'est chaque fois l'occasion d'un retour sur la société américaine contemporaine. Sur un ton à la fois sérieux et drôle, mêlant des moments de vie privée aux récits des débats entre professeurs et étudiants, David Denby parle d'éducation avec Platon, de violence sexuelle avec Simone de Beauvoir, de liberté avec Jean-Jacques

Rousseau, de rectitude politique avec Boccace, ou encore de délinquance juvénile avec Hobbes. L'auteur s'est laissé prendre au jeu de la lecture et s'en réjouit : voilà que pour la première fois, les « grands textes » de littérature et de philosophie sont véritablement entrés dans sa vie quotidienne, modifiant définitivement sa vision du monde.

Bon. On peut se demander si la démonstration méritait 500 pages et l'on a beau savoir, dès le début, que le point de vue est volontairement égocentrique, on ne peut s'empêcher, par moments, de trouver l'exercice un peu long ; en particulier lorsque les commentaires tiennent davantage – l'auteur le dit lui-même – « du show biz que de la philo », ou encore lorsque David Denby évoque de façon prudente, voire ambiguë, « l'occidentalocentrisme » des programmes de Columbia dénoncé par certains étudiants.

Bref, un livre à lire une fois, mais pas deux.

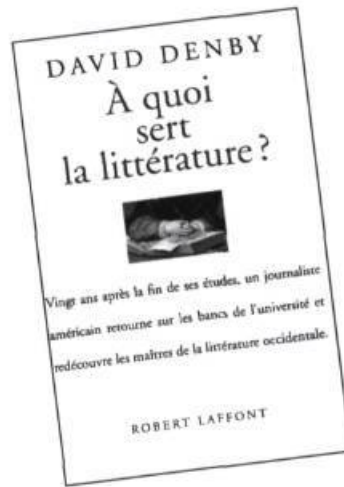
Christine Zahar

DES JARDINS OUBLIÉS 1860-1960

Alexander Reford
Publications du Québec,
1999, 208 p. ; 29,95 \$

Jardins-écrins entourant des résidences somptueuses, jardins de méditation où les membres des communautés religieuses venaient se recueillir, jardins publics de grandes villes – moins nombreux forcément – ou jardins-passion des résidences d'été, ces jardins méconnus nous sont restitués dans *Des jardins oubliés 1860-1960*, publié par les bons soins des Publications du Québec dans sa belle collection « Aux limites de la mémoire ».

Comme les ouvrages précédents parus dans cette chronique en images du Québec d'autrefois (*Aux limites de la*



effet que le Québec du XIX^e siècle comptait sa part de « belle société ».

On conçoit aisément que ces édens domestiques « immortalisés pour la postérité » allaient généralement de pair avec la fortune ou le statut social. Mais on se prend à regretter que, dans ce bel ouvrage, les jardins « intimes » plus modestes, mais aussi plus personnels et plus touchants se fassent trop rares. Ils n'ont pas été pris en photo sans doute ou leurs traces se sont perdues.

Dans ces opulents jardins, nous sommes loin du décor modeste où l'on aime à camper notre histoire traditionnelle. Leur souvenir nous rappelle aussi que la passion des jardins, quoi qu'on en pense, n'est pas un engouement récent chez les Québécois.

Yvon Poulin

AU CŒUR DE NOTRE CORPS SE LIBÉRER

DE NOS CUIRASSES
Marie Lise Labonté
De l'Homme, Montréal,
2000, 153 p. ; 18,95 \$

Une évidence : notre société fait du corps un spectacle dans le but évident sinon intentionnel de limiter les manifestations de l'être. Et chez certains et certaines, de plus en plus nombreux, ça craque parfois ; le corps et l'âme se sont à tel point éloignés l'un de l'autre qu'ils ont peine à se retrouver, à se reconnaître. L'expérience est alors terrifiante, car la perte du corps signe inévitablement la disparition de l'identité subjective ; ainsi s'enclenche un processus conduisant à la maladie. La sortie du gouffre ne devient possible que si l'individu accepte d'appeler à la rescousse ses intelligences musculaire et cellulaire pour rejoindre le cœur du corps, écouter les tensions, émotions et traumatismes non résolus que la mémoire ramène au jour. La démarche d'auto-guérison que propose Marie Lise Labonté combine les acquis théoriques et pratiques de l'orthographe, du



remodelage du corps et de l'antigymnastique, approches de psychanalyse corporelle développées respectivement par Wilhelm Reich, Ida Rolf et Thérèse Bertherat.

L'intérêt de cet ouvrage, écrit dans une langue accessible, vient de ce qu'il reprend pour la prolonger la description des structures caractérielles. Aux sept anneaux corporels (oculaire, oral, cervical, thoracique, diaphragmatique, abdominal et pelvien) déterminés par Reich, elle superpose une grille divisant les cuirasses en deux groupes : les cuirasses de base et les cuirasses d'identification, les premières se construisant dès la vie intra-utérine et les secondes se fortifiant plutôt au cours du processus de recherche d'identité. Se trouve ainsi éclairé le lien complexe et subtil entre les types d'armure, le corps et l'âge correspondants. Dans la mesure où les cuirasses bloquent la circulation et la vibration de la vie, guérir implique donc de s'en libérer selon une méthode rigoureuse ici expliquée.

Les hypothèses sur les mécanismes de guérison sont probablement aussi nombreuses qu'il y a de thérapeutes. Chose certaine, et sans tomber dans le mysticisme, on doit reconnaître dans l'expérience proposée un mystère qu'il faut accepter en toute simplicité. La perception subjective de la maladie physique et de la détresse psychique est aussi essentielle que sa description objective. Comme le souligne à juste titre l'auteure, c'est moins la volonté comme telle qui agit dans chacun que la capacité de suivre ses émotions, son énergie, en mettant de côté ses jugements. À cette condition, on peut peut-être toucher le noyau intime de son être, arbre de vie où sont liés le physique, le psychique et l'énergétique.

Michel Peterson

**UN LOUP NOMMÉ
YVES THÉRIAULT**
Victor-Lévy Beaulieu
Trois-Pistoles, Trois-Pistoles,
1999, 266 p. ; 24,95 \$

« Quelle chose plus belle à avouer que ce qui fait le prix d'un écrivain comme Thériault, c'est ce qu'il vous redonne de vous-même, que vous croyiez avoir enfoui très loin dans les limbes de la mémoire [...]. » Voilà le ton de l'œuvre. Touchant, le témoignage de l'essayiste qui projetait d'abord de rédiger un texte savant sur l'art de Thériault, conteur. Les émotions à la relecture des contes de son aîné l'ont entraîné ailleurs sans qu'il résiste. De sorte que l'observateur, Victor-Lévy Beaulieu, se livre en parlant de l'objet observé, l'homme Thériault et son œuvre. Affection pour l'homme, admiration pour l'écrivain assurément, mais sans complaisance. De l'homme, on lira les origines modestes, l'abandon de l'école au cours de la neuvième année, la venue à l'écriture après avoir parcouru le territoire du Québec à tâter de cinquante-six métiers. Le portrait de l'homme laisse voir encore, d'où le titre, un être « peu scrupuleux, absolument infidèle aussi bien pour ses affaires qu'en amitié, [...] la seule mesure à jager étant tout le profit à réaliser immédiatement ». Quant à Victor-Lévy Beaulieu, désorienté au sortir de sa douzième année, il se découvre une parenté avec Yves Thériault qu'il a eu l'occasion de croiser. D'origine modeste, peu scolarisé et réfractaire à l'autorité, Thériault est devenu écrivain. Ce sera aussi le métier de Victor-Lévy Beaulieu, à défaut de pouvoir réaliser son rêve le plus cher qui est de devenir cultivateur. Fragments autobiographiques et biographiques s'entrecroisent comme pour expliquer le retentissement, chez l'essayiste,



de l'œuvre du conteur et servir d'assise au traitement qu'il en fait. Car Victor-Lévy Beaulieu introduit au fil de la chronologie son analyse des fictions de Thériault : « Espace géographique et social de l'histoire », « intrigue », « signification mythique de certains personnages », « thèmes récurrents », « langue et technique d'écriture » sont les points abordés de façon plus ou moins appuyée selon les œuvres.

Beaulieu a su mettre en valeur l'originalité de Thériault. Son essai suscite le désir de (re)découvrir l'œuvre du conteur prolifique. Aussi sait-on gré à Denis Carrier des éditions Typo d'avoir autorisé la reproduction de sa bibliographie des œuvres de Thériault.

Pierrette Boivin

**PICASSO - GAUGUIN
CITATIONS ET MAXIMES SUR
L'ART, L'ŒUVRE, L'ARTISTE**
Sous la dir.
de Claude Thibault
Éditions Résidence, Paris,
1999, 77 p. ; 17,95 \$

Cet opuscule rassemble un choix de réflexions attribuées à Pablo Picasso et à Paul Gauguin, publiées dans deux études précédentes de Claude Thibault, soit *Cent clés pour Picasso* (1984) et *Merci Monsieur Gauguin* (1987), toutes deux éditées par la Bibliothèque artistique.

Trois lignes directrices structurent l'ouvrage : l'art, l'œuvre, l'artiste, et les propos de Picasso et de Gauguin se déroulent en alternance, la

police des caractères étant le seul moyen de déterminer ce qui émanent les déclarations reproduites. Il n'y a malheureusement pas de bibliographie ni de références jointes aux citations, l'éditeur se contentant de renvoyer le lecteur aux publications précédentes. L'ouvrage ne contient pas non plus de reproductions d'œuvres ni d'annotations qui situeraient le contexte des propos, le moment où ils s'exprimèrent par exemple ou leur provenance : correspondance, entretiens ou reproduction approximative de témoignages.

Malgré ces quelques réserves sur le plan éditorial, les maximes choisies stimulent l'esprit. Quelques-unes, célèbres, tiennent du génie, par exemple cette boutade de Picasso : « On met longtemps à devenir jeune », ou encore cette déclaration péremptoire de Paul Gauguin : « En art, il n'y a que révolutionnaires ou plagiaires. »

Yves Laberge

**JOURNAL DE VOYAGE
EN EUROPE 1837-1838**
Louis-Hippolyte La Fontaine
Texte présenté et
annoté par Georges Aubin
Septentrion, Sillery, 1999,
155 p. ; 15 \$

Ce que Georges Aubin lit en Louis-Hippolyte La Fontaine ne ressemble guère à ce que John Saul y a vu. Autant John Saul fait de La Fontaine, avec son vis-à-vis Robert Baldwin, la vivante démonstration de ce

que peut être, à son sommet, la connivence entre les deux Canadas, autant Georges Aubin nous place devant un homme politique bien peu prophétique et dont la naïveté est plus patente que la lucidité.

Il faut cependant être de bon compte. La Fontaine, dans ce journal de voyage, parle de ses rencontres, de son tourisme, du mal de mer de ses compagnons de voyage plus que de politique. Si, cependant, il en parle, c'est pour exprimer l'admiration qu'il porte à Durham et qui lui permet d'entrevoir quel beau travail celui-ci va accomplir. Point n'est besoin d'insister. Les notes de Georges Aubin, courtes et précises, permettent de percevoir La Fontaine comme un voyageur fortuné, introduit dans les bons réseaux, plus perméable aux idées reçues que pénétrant.

Atout sans doute accessoire, mais fascinant, le journal de La Fontaine donne un aperçu étonnant de ce qu'était la langue française de l'époque, orthographe et anglicismes compris. Tout comme il manifeste à quel point la culture québécoise du temps se tenait à l'écoute de Londres et de Paris, parfois pour prévoir l'avenir québécois en écoutant les débats du Parlement anglais, parfois pour savoir, en cas de visite à Paris, quel théâtre ou quel restaurant fréquenter. La Fontaine, en tout cas, ne sort pas grandi de notre lecture de son journal intime. Surtout quand on songe que ce journal est rédigé fin 1837 et début 1838.

Laurent Laplante

RELECTURE DE L'ŒUVRE DE FÉLIX-ANTOINE SAVARD

Textes réunis par Roger Le Moine et Jules Tessier
Fides, Montréal, 1999,
194 p. ; 24,95 \$

À l'automne 1996, l'Université d'Ottawa organisait un colloque pour souligner le 100^e anniversaire de naissance de l'auteur de l'incontournable *Menaud, maître-draveur*. Dans *Relecture de l'œuvre de*

Félix-Antoine Savard, Roger Le Moine résume les différentes activités qui ponctuèrent ce colloque (hommages et témoignages d'amis et d'ex-étudiants, lecture de textes, lancement de livre, audition d'un opéra, chants, exposition d'archives...) et présente les communications qui y furent entendues.

Reproduites ici pour la plupart, ces dernières abordent l'une ou l'autre des œuvres savardiennes à partir de grilles diverses : historique avec Roger Le Moine (les origines de *Menaud* et de *L'abatis*), intertextuelle avec Jean des Gagniers (la filiation virgilienne), linguistique avec Jules Tessier (l'autocensure lexicale et phrasique) et herméneutique (de type « psy » avec Jacqueline Gourdeau et Mona Gauthier, et de type socio-sémantique avec Donald Smith – qui pourfend de belle façon le polémiste William Johnson). Autour de Cécile Cloutier, Yvon Mallette, Réjean Robidoux et Pierre Perrault, une table ronde permet de conclure à la pérennité de l'œuvre de Félix-Antoine Savard.

De tous ces textes intéressants, je retiens la double intervention du cinéaste-poète Pierre Perrault. Dans un magnifique hommage, bien senti et fortement documenté, rédigé de surcroît sous la forme d'un poème en vers libres, Pierre Perrault « revendique » d'abord sa position de « rebelle » face à l'homme à qui il reproche d'avoir « renié » Menaud, tout en gardant « le plus grand respect pour le poète » qui a inventé ce héros. Puis, en table ronde, Perrault revient sur le sujet en défendant la « liberté » que Savard avait proposée dans son célèbre roman et « qui l'a effarouché au dernier moment », c'est-à-dire lors du célèbre « Testament politique » de 1978. Peu importe les opinions constitutionnelles de chacun, nul ne demeurera insensible à ce langage inventif et « poétique » (au sens étymologique du terme), qui associe superbement la voix du cœur à celle de la raison.

Jean-Guy Hudon



L'ENFANT DE L'AUBE

SIMONE BUSSIÈRES

160 pages

Nouveauté

Romancière, auteure de manuels scolaires et de divers ouvrages pédagogiques, de recueils de fables, de contes et de poèmes pour enfants, Simone Bussiès a œuvré dans l'enseignement, la radio, la télévision et l'édition.

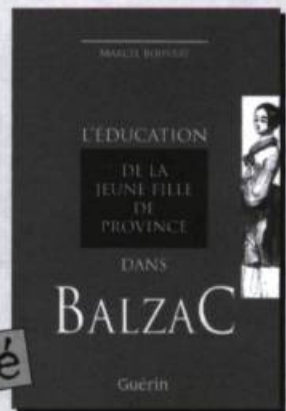
L'enfant de l'aube est un élève étrangement différent de ses camarades de classe, mais en fait, il n'est qu'un enfant comme les autres. Pourtant, son destin est unique et marquera définitivement Esther Boucher.

L'ÉDUCATION DE LA JEUNE FILLE DE PROVINCE DANS BALZAC

MARCEL BOISVERT

256 pages

Nouveauté



Il est professeur au Département de didactique à la Faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal, où il a mis sur pied le Musée de l'éducation Louis-Philippe-Audet.

La jeune fille de province diffère selon les classes sociales. Il y a la jeune provinciale de l'aristocratie, celle de la bourgeoisie, celle du peuple. Des éducations diverses créent des êtres divers.



GUÉRIN Montréal Toronto

4501, rue Drolet

Montréal (Québec) H2T 2G2 Canada

Téléphone: (514) 842-3481

Télex: (514) 842-4923

Adresse Internet: <http://www.guerin-editeur.qc.ca>

Courriel électronique: francel@guerin-editeur.qc.ca

ANARCHISME

Normand Baillargeon
L'île de la tortue, Montréal,
1999, 128 p. ; 12,95 \$

Fascinant, ce petit livre. Simplement fascinant. Paru dans la collection « Les élémentaires, une encyclopédie vivante », *Anarchisme* se veut une synthèse en même temps qu'une présentation pour le non-initié. Dépourvu de l'appareillage universitaire traditionnel – aucune note en bas de page, citations non référencées – ce livre se veut accessible... et il l'est. En plus d'enseigner à l'Université du Québec à Montréal, Normand Baillargeon est connu des lecteurs du journal *Le Couac*, où il signe présentement sous le nom de Raymond-La-Science une série de textes de vulgarisation sur la philosophie (l'an dernier, il s'intéressait à l'économie). Normand Baillargeon a le sens de l'explication claire, précise et qui vous mène droit au but, sans pour autant sacrifier les nuances. Il est l'un des rares vulgarisateurs québécois dont l'écriture possède la rigueur universitaire sans en porter la forme louchoyante.

« Affirmez que vous êtes anarchiste et presque inmanquablement on vous assimilera à un nihiliste, à un partisan du chaos, voire à un terroriste. » Vrai. J'avoue candidement que j'en étais à peu près là avant d'entrer dans ce livre, une situation qui n'a pas duré. En une centaine de pages, Normand Baillargeon fait le tour de la question anarchiste par deux chemins différents. D'abord, il nous offre un survol historique du mouvement, de ses origines en passant par Proudhon, Bakounine et Kropotkine, jusqu'à l' incontournable Chomsky, mais aussi par la Commune de Paris, Mai 1968, la Révolution russe et la guerre d'Espagne. L'auteur présente ensuite les thèmes

chers aux différents courants anarchistes, comme l'économie, l'écologie, l'éducation et les médias.

Ce livre ouvre les yeux sur les motivations de l'anarchisme, mais aussi (et surtout) sur la perception que nous avons encore de ce mouvement. La quatrième de couverture nous dit que « l'anarchisme suppose, comme incontournable exigence, que chacun lise et pense par soi-même ». Ici s'arrête le travail du critique et commence celui du lecteur.

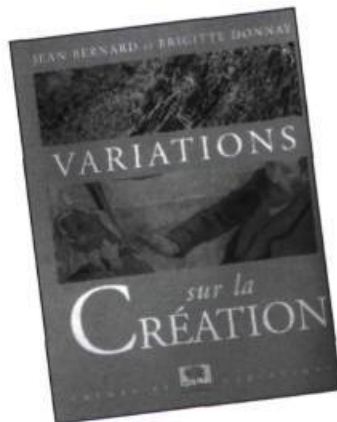
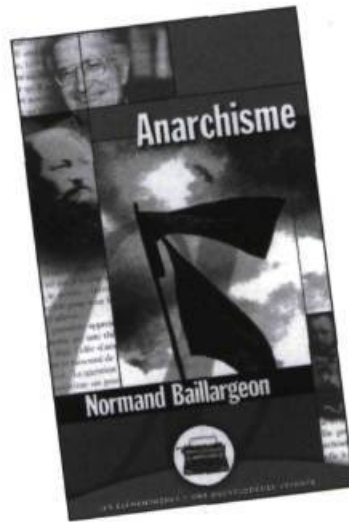
François Couture

**VARIATIONS
SUR LA CRÉATION**

**Jean Bernard
et Brigitte Donnay**
Le Pommier, Paris, 1999,
159 p. ; 54,95 \$

Vous ne le saviez sûrement pas : il se trouve encore en notre XXI^e siècle des ingénus sans malice (j'allais écrire des imbéciles soi-disant éduqués) pour opposer les sciences exactes et appliquées aux sciences humaines et sociales, les disciplines *hard* aux disciplines *soft*, ainsi soit-il. Le pire, c'est que ces individus qui se croient originaux et bien fondés dans leurs lieux communs sont légion. Il suffit pourtant d'avoir un jour approché, ne serait-ce que timidement ou de loin, la création, sans avoir cherché à la transformer en marchandise, pour cesser à tout jamais de colporter pareilles inepties. Les travaux de Paul Valéry, d'Hubert Reeves et d'Isabelle Stengers, pour ne prendre que ces trois noms, ne démontrent-ils pas, *preuves à l'appui*, que l'art et la science sont l'un comme l'autre mus par l'imagination créatrice, aptitude douloureusement humaine et par excellence spirituelle ?

Or, pour évaluer la pertinence des rapprochements et



moins parce que le savant découvre et que l'artiste invente qu'ils se distinguent que parce qu'ils exercent autrement leur chair et leurs muscles. Bref, tout est ici question de perceptions et de sensations, d'émotions et d'intelligence.

Peu importe donc que l'on privilégie les hémisphères, les hormones ou le système limbique pour expliquer les relations complexes et à la limite indéchiffrables entre beauté, connaissance, douleur, jouissance, imagination et création. Ce qui importe finalement par-dessus tout, c'est que, comme le rappellent à juste titre les auteurs de cet ouvrage, scientifiques et artistes articulent coûte que coûte leurs pulsions expressives dans l'horizon de l'autre, même s'il n'existe parfois qu'en soi. Sans doute est-ce par la conscience de l'altérité qu'ils osent relier des points du monde que tout éloignait.

Michel Peterson

**L'ÂGE DORT ?
POUR UNE
RETRAITE CITOYENNE**
Jean Carette
Boréal, Montréal, 1999,
167 p. ; 17,95 \$

Dort-il par choix, s'il dort, cet âge qu'on a affublé de tant de qualificatifs discriminatoires, ou sucrés comme tout ce qu'a inspiré la rectitude politique dominante ? Rectitude, inhumaine sous ses dehors compréhensifs, derrière son paravent impeccable.

C'est à toutes sortes de réflexions qu'amène la lecture de *L'âge dort ?* de Jean Carette, dont le but premier est de s'élever contre la marginalisation des personnes conduites, par l'âge mais de plus en plus souvent par les décisions économiques, à prendre leur retraite. Se laisseront-elles, jeunes encore ou vieilles (mais le vieillissement touche souvent qui le laisse venir), condamner à rejoindre la masse de ceux que les « actifs » considèrent « à charge », « à leur charge » ? Et cela sans reconnaître la contribution que ces

des divergences identifiables, encore faut-il, comme le proposent Jean Bernard et Brigitte Donnay dans leur magnifique montage de réflexions et d'illustrations, comprendre que la différence fondamentale entre la démarche artistique et la démarche scientifique réside dans le fait que celle-ci, contrairement à celle-là, ne fond pas en un même projet l'expérimentateur (l'artiste) et le champ de l'expérience (l'œuvre). Autrement dit, c'est

« inactifs » continuent d'apporter à la collectivité, ni évidemment s'interroger sur l'injustice de la situation dont quelques-uns profitent aux dépens d'une proportion toujours plus grande de la communauté.

Ce que Jean Carette propose à tous ceux qu'on marginalise de cette façon indécente, c'est une réaction de santé. L'image qu'on leur renvoie de carences infantilissantes, handicapantes, elle est fautive, elle sert le discours actuel. Renversons donc la vapeur, brisons les barrières entre les âges, entre les générations dressées les unes contre les autres, créons des solidarités nouvelles, investissons tous les domaines. Refusons toujours d'être considérés à bout d'âge, de forces et de ressources avant le fait.

Car la retraite offre à chacun une possibilité extraordinaire de développement qu'il faut saisir à tout prix. Voici l'occasion d'atteindre enfin une liberté d'action que certains, nombreux, n'ont jamais connue, de jouir de temps, pour s'informer, réfléchir, porter son regard plus loin ; voici qu'il apparaît possible de travailler selon ses goûts et ses capacités, avec d'autres tout aussi libérés des contraintes du travail rémunéré et des responsabilités familiales accablantes, de prendre part au débat social, de le lancer sur des pistes nouvelles.

Voilà un brasse-camarade qui renouvelle les perceptions communes de la retraite. Cet appel à l'action et surtout à la solidarité gratuite atteindra-t-il ceux, parmi les retraités nantis, qui à mon avis contreviennent justement à la solidarité sociale, quand, à l'abri du besoin, ils veulent encore monnayer leur expérience et leurs compétences, ajoutant par leur présence sur le marché du travail à la férocité de la compétition actuelle ?

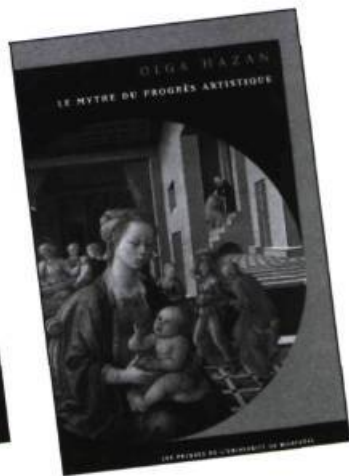
Blanche Beaulieu

**COMME UN ARBRE
EN VOYAGE
ENTRETIENS AVEC
FRANÇOIS-RÉGIS BARBRY
ET JEAN ROYER
Gilles Vigneault
Édipresse, Montréal, 1999,
238 p. ; 22,95 \$**

Ce recueil d'entretiens permet à Gilles Vigneault de traiter de ses origines, de ses influences poétiques (Baudelaire) et musicales (le chant grégorien, mais aussi la Bolduc), de son œuvre littéraire et musicale, de sa vision du monde. On apprend de lui que certains personnages bien réels de son entourage ont influencé ses premières compositions : ainsi Caillou-la-Pierre et Jos Montferrant auraient vraiment existé dans son Natashquan natal !

En première partie du livre, un entretien remontant à 1978 dans lequel on évoque la jeunesse et les débuts du chanteur ; les propos de la seconde, tenus en 1998, servent en quelque sorte de bilan des vingt années écoulées, durant lesquelles Gilles Vigneault a fait du cinéma, une tournée des polyvalentes et des cégeps du Québec, en plus de séjourner longuement en France, d'écrire et de publier des livres et de produire plusieurs disques. Ce volet est concentré sur la poésie et la musique : il s'agit presque d'un traité technique sur la composition, au demeurant très utile, de la part d'un spécialiste du domaine.

Comme un arbre en voyage nous apprend beaucoup sur la façon de travailler du compositeur et parolier, sur sa collaboration avec ses musiciens et ses directeurs d'orchestre successifs, Gaston Rochon et Robert Bibeau, tous deux récemment disparus, auxquels il est rendu hommage. En ce sens, ce livre original pourrait stimuler et peut-être même inspirer des jeunes auteurs et de futurs compositeurs de chansons, leur suggérer des



méthodes de travail pour l'orchestration et les arrangements, tout en amorçant une réflexion fondamentale sur l'écriture créatrice.

Un défaut grave, toutefois : la discographie en fin de volume est approximative et incomplète ; elle ne rend compte que des albums de Gilles Vigneault parus en France et ne donne que les dates de sortie des 33 tours en Europe et non au Québec, laissant dans l'oubli les nombreux disques parus ici entre 1960 et 1965. On comprend que le livre était initialement destiné aux lecteurs français (une version est parue aux éditions de l'Archipel), et c'est pourquoi les références fournies dans l'édition québécoise ne correspondent pas aux 33 tours originaux. Les recueils *Tenir parole* (deux tomes) de Gilles Vigneault fournissent des références discographiques plus précises.

Yves Laberge

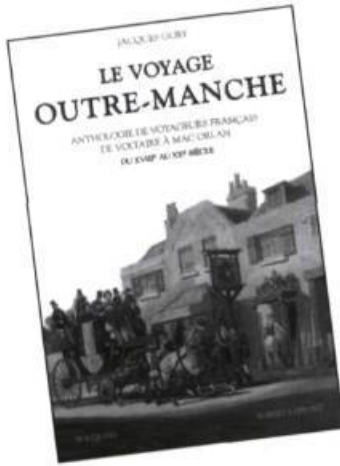
**LE MYTHE DU
PROGRÈS ARTISTIQUE
Olga Hazan
Presses de l'Université de
Montréal, Montréal, 1999,
454 p. ; 35,95 \$**

Comme son titre l'indique, l'ouvrage d'Olga Hazan enlève toute crédibilité à la notion de progrès artistique. L'historienne de l'art s'inscrit en faux contre la tradition selon laquelle l'art aurait évolué, connaissant progrès et déclin. À travers l'étude d'ouvrages généraux (des survols histo-

riques comme *Histoire de l'art* d'Ernst Gombrich) et de monographies sur l'art, l'auteure démonte les mécanismes qui permettent aux historiens de soutenir la théorie d'une évolution linéaire de l'art.

En analysant le recours systématique des historiens de l'art à la mimésis (l'art reflète le monde visible), leurs jugements de valeur et l'utilisation qu'ils font des notions d'évolution, de progrès et de déclin, Olga Hazan en arrive à remettre en question leur rôle et leurs méthodes. La notion de progrès, qui s'est développée au contact des théories darwiniennes de l'évolution, a permis au champ de recherche qu'est l'histoire de l'art de se doter d'un vernis objectif, scientifique, qui, selon l'essayiste, agit encore aujourd'hui comme moyen de légitimer la discipline. Mais l'évolution linéaire dont fait état l'ouvrage de Gombrich, pour ne nommer que le plus connu, s'obtient au prix d'une sélection occidentalocentriste à outrance et de choix esthétiques subjectifs. Olga Hazan demande que l'histoire de l'art abandonne le jugement des œuvres (telle technique utilisée dans une œuvre est-elle plus « avancée » que telle autre ?) pour s'intéresser à leur interprétation (quel rôle cette technique joue-t-elle dans la composition de l'œuvre ?) et propose à cet effet un modèle d'analyse.

Le mythe du progrès artistique est un ouvrage fortement documenté qui réussit facilement à convaincre du bien-fondé de la thèse de l'auteure ;



à tel point d'ailleurs que certains passages (en particulier dans les parties portant sur les survols historiques et les monographies) deviennent lassants pour le lecteur par la surabondance des exemples qu'ils donnent. Cette réserve exprimée, cet essai mérite de devenir un outil indispensable à toute recherche en histoire de l'art. Il ne faudrait cependant pas s'arrêter là. Car *Le mythe du progrès artistique* peut servir de modèle théorique en histoire de la littérature ou de la musique, deux disciplines dont les spécialistes ne tiennent pas toujours la notion de progrès comme un mythe.

François Couture

**LE VOYAGE
OUTRE-MANCHE
ANTHOLOGIE
DES VOYAGEURS FRANÇAIS
DE VOLTAIRE À MAC ORLAN,
DU XVIII^e AU XX^e SIÈCLE**
Jacques Gury
Robert Laffont, Paris, 1999,
1 208 p. ; 54,95 \$

La collection « Bouquins » des éditions Robert Laffont a développé une véritable spécialité en matière d'anthologies d'écrits de voyage. Après *Le voyage en Orient* (1985), *Italiens* (1988), *Le voyage en Russie* (1990), *Les Indes florissantes* (1991), *Le voyage en Asie centrale et au Tibet* (1992), *Le voyage en Chine* (1992), *Le voyage en Polynésie* (1994), *Le voyage en France* (1995) et *Le voyage en Suisse* (1998), elle se tourne maintenant du côté des nombreux voyageurs français

qui, du XVIII^e au XX^e siècle, ont visité l'Angleterre. En plus de la qualité de la sélection des textes à laquelle nous a habitués cette série, cette anthologie des voyageurs outre-Manche se démarque par sa présentation. Plutôt qu'une approche proprement chronologique, Jacques Gury adopte une présentation par thèmes qui se révèle heureuse. De l'« Embarquement » et des impressions des voyageurs au début de la traversée jusqu'aux « Adieux » et aux circonstances entourant le retour, les lecteurs sont invités, par voyageurs français interposés, à parcourir « Londres » et notamment ses bas-fonds et ses quartiers populaires ; à traverser « D'une Angleterre à l'autre » par les champs et par les villes ; à faire des pèlerinages dans les « Terres celtiques » et en particulier dans la romantique Écosse et la verte Irlande. La partie « Étranges insulaires » réunit les principales réactions des voyageurs à l'égard des mœurs anglaises (l'humour anglais, l'éducation à l'anglaise, la gastronomie, la culture, la littérature, les religions, les arts, etc.). En annexe de l'ouvrage, on trouve des cartes géographiques, les notices biographiques des voyageurs, une chronologie, une bibliographie et un index des noms de personnes, des noms de lieux, des mots anglais et anglicismes.

Professeur à l'Université de Tours, Jacques Gury a mis dix ans à constituer cette somme. Comme il le rappelle dans son introduction, les relations entre la France et l'Angleterre existaient bien avant le XVIII^e siècle. Toutefois les *Lettres philosophiques* de Voltaire, parues en 1734, semblent représenter le « premier grand monument franco-britannique ». Quant à Pierre Mac Orlan, il contribua à entretenir au XX^e siècle « la nostalgie d'un Londres des mystères ». Entre les deux, des auteurs connus (Chateaubriand, Constant, Huysmans, Michelet, Nerval, Gautier, Bourget, Verlaine, Zola, Flora Tristan, etc.) mais aussi moins connus



(Bombelles, Grosley, etc.) témoignent de deux siècles de va-et-vient entre les deux côtés de la Manche. Leurs écrits de voyage permettent de constater l'évolution des idées reçues que se transmettent les générations de voyageurs français au sujet des Britanniques, mais aussi à quel point leurs observations dépendent de l'état des relations franco-anglaises. Selon les événements politiques en France, les voyageurs balancent entre l'anglomanie ou l'anglophobie, entre dénigrer la perdue Albion ou faire l'éloge d'une terre d'exil et d'un pays d'accueil. En 1728, Voltaire écrit : « Voilà comme tout change, et que tout semble se contredire. Ce qui est vérité dans un temps est erreur dans un autre. [...] C'est peut-être ainsi qu'il faudrait juger des nations, et surtout des Anglais. »

Pierre Rajotte

LIBÉREZ LES ENFANTS !
Craig Kielburger
Avec la collaboration
de Kevin Major
Trad. de l'anglais
par Nicole Daignault
Écosociété, Montréal, 1999,
393 p. ; 29,95 \$

Craig Kielburger, c'est cet adolescent de Toronto dont tous les médias canadiens ont parlé lors de la visite de Jean Chrétien et de sa délégation commerciale en Asie au début de l'année 1996. Le garçon de 13 ans se trouvait alors en Inde avec Alam Rahman, Canadien de 25 ans originaire du Ban-

gladesh devenu son mentor et compagnon de voyage, afin de constater par lui-même l'exploitation et l'esclavage dont sont victimes des millions d'enfants-ouvriers. Quant à Kevin Major, collaborateur à la rédaction de *Libérez les enfants !*, on le dit le meilleur auteur canadien-anglais de romans pour adolescents.

Libérez les enfants ! témoigne dans une langue et un ton justes de la détermination du jeune Craig Kielburger. Après avoir été touché par un article de journal faisant état de l'exploitation du travail des enfants, il alerte son entourage et fonde avec ses camarades le mouvement Enfants libres dont le but est d'éradiquer le travail des enfants et de faire respecter leur droit à l'éducation. Un voyage de sept semaines en Asie du Sud lui permet de rencontrer des enfants de la rue et des enfants-ouvriers. Craig Kielburger, qui va du Bangladesh au Pakistan, du Népal au sud de l'Inde, émaille son récit de détails pittoresques qui ne manquent pas d'intérêt, mais l'essentiel, le cœur de son récit, est fait des rencontres avec les enfants : cette petite de huit ans, par exemple, Muniannal, mains et pieds nus, accroupie sur un sol couvert de résidus de substances médicales, défaisant des seringues usagées pour déposer aiguilles, cylindres et pistons dans trois bacs séparés ; ces enfants travaillant dans des usines d'explosifs, dans des manufactures de tapis, des lupanars, et combien d'autres au travail dix heures et plus par jour pour quelques sous.

Sans glisser dans le prosélytisme ni le didactisme, cet ouvrage s'avère un récit sensible et bien documenté. Ce qu'on y trouve tranche avec le sentiment d'impuissance si répandu. Pour preuve, l'amendement au Code criminel, résultat de l'action d'Enfants libres, qui rend passibles de poursuites judiciaires les Canadiens qui se livrent au commerce sexuel avec des enfants à l'étranger. *Libérez les enfants !* informe et incite à l'action.

Pierrette Boivin



**COLETTE,
UNE CERTAINE FRANCE**
Michel del Castillo
Stock, Paris, 1999,
385 p. ; 32,95 \$

Qui s'attend à ce que l'écrivain corresponde à celui qu'il prétend être dans ses livres ? Michel del Castillo, dérangé par l'écart entre fiction et réalité, nous dévoile donc le « vrai » visage de Colette. Qui se cache derrière cette plume qui exalte la beauté, la sensualité, un art de vivre français ? Avis à ceux qui sont épris du personnage de Colette : les révélations de del Castillo, appuyées par des extraits de correspondance privée, risquent de précipiter leur idole en bas de son piédestal. À moins qu'ils ne se résignent à considérer l'œuvre et la femme comme deux entités distinctes...

Couronné du Prix Femina de l'essai l'automne dernier, *Colette, une certaine France* ressemble plutôt à une biographie (partielle) qu'à un essai ; il y est surtout question de la vie de Colette. Qu'y apprend-on au juste ? On croyait Colette en adoration devant sa mère, la célèbre Sido ? On découvre qu'elle tenait à distance une femme possessive de ses enfants. On la sentait fière de la beauté sauvage de sa fille ? On apprend qu'elle l'abandonnait pendant de longs mois aux mains d'une nourrice acariâtre. On l'imaginait en Claudine victime du vicieux Willy ? On réalise qu'elle a savamment profité de la publicité de leur mode de vie scandaleux. Bref, cette Colette dont nous sommes entichés, celle qui nous fait rêver, était égoïste, vaniteuse, avare. Elle peaufinait son image comme un livre pour que celle-ci lui permette de vivre, et lui survive (mission accomplie).

On peut comprendre que l'auteur ait voulu réhabiliter ceux dont le portrait a été déformé par Colette (Willy

serait celui qui écope le plus), mais on doit considérer que cette entreprise de démasquage se fait dans l'ombre de la fille de Colette, très bonne amie de l'auteur. Aurait-il voulu « venger » la vie d'une femme malmenée par la gloire de sa mère en montrant Colette sous son « vrai » jour ? Soulignons quand même la documentation abondante.

Johanne Jarry

**VOTRE ESPRIT
EST VOTRE
MEILLEUR MÉDECIN**
Liliane Reuter
Robert Laffont, Paris, 1999,
346 p. ; 34,95 \$

Médecin généraliste et homéopathe uniciste exerçant au Luxembourg, Liliane Reuter a également étudié l'haptonomie, l'ostéopathie et la psychoneuro-immunologie. Elle situe sa pratique dans le cadre plus large de l'éco-psychologie, héritière de la pensée systémique et de l'hypothèse Gaia. On comprend qu'elle distingue évidemment l'intelligence de la nature, sans projet spécifique, de notre intelligence, souvent aveuglée par des buts anthropocentriques. Il s'agit alors pour le soignant d'adopter une démarche qui s'appuie sur une écologie profonde, laquelle implique ce que j'appellerais une éthique de la relation. Il en vient ainsi à concevoir avec humilité le corps humain pensant comme organisme capable de s'autoréguler. Il renoue alors avec les plus vieilles traditions orientales et occidentales faisant de ce corps humain pensant un élément du Tout, autrement dit du cosmos, ce qui légitime l'approche holistique qui, depuis quelques décennies, défend une vision de la santé et de la maladie centrée sur la personne et ses processus naturels d'autogénération. Cette attitude de respect autorise la personne qui souf-



fre à exercer sur elle-même sa liberté.

Liliane Reuter ne s'oppose toutefois pas à la médecine officielle (malgré son chauvinisme cartésien et techniciste), mais veut l'enrichir en élargissant ses horizons pour en faire une médecine quantique, c'est-à-dire une « physique de la santé corporelle » tablant sur la complexité physiologique, émotionnelle, mentale, spirituelle, environnementale et sociale de l'être humain. Il suffit de changer nos lunettes pour nous apercevoir que nos descriptions objectives des pathologies s'avèrent nettement insuffisantes, quand elles ne sont pas inadéquates. Ce n'est qu'en couplant la biochimie aux champs d'énergie contenus dans les particules que nous pouvons relier nos différentes fonctions entre elles. C'est dans cette optique que les neurosciences permettent de comprendre pourquoi Freud et Jung avaient tous les deux raison : alors que le second, avec sa notion d'inconscient collectif, visait un plan de l'existence se structurant au niveau du système limbique, le premier travaillait plutôt dans le champ de ce qu'on appelle aujourd'hui la plasticité neuronale, laquelle construit notre individualité et nous libère des contraintes strictement génétiques.

Bref, Liliane Reuter s'inscrit dans la mouvance des recherches qui s'attachent à promouvoir les moyens créatifs de conserver un bon équilibre corps-esprit. Chacun et chacune d'entre nous doit pour

y parvenir reprendre son pouvoir et assumer ses responsabilités, pratiquer sa guérison au quotidien.

Michel Peterson

**UN VÉTÉRINAIRE
EN COLÈRE**
ESSAI SUR
LA CONDITION ANIMALE
Charles Danten
VLB, Montréal, 1999,
316 p. ; 24,95 \$

Vous connaissez sans doute ce « parent ». Ayant adopté un petit, il force la dépendance affective chez son protégé, si bien que celui-ci supporte difficilement d'être séparé de son protecteur. Forcé bientôt de concilier ce rôle avec celui de travailleur, le « parent » abandonne son petit durant des journées entières, le laissant seul et cloîtré entre les murs d'une pièce devenue prison. Bien sûr, le petit angoisse, souffre et pleure à fendre l'âme. Les voisins se plaignent et le parent alerté appelle vite à la rescousse le médecin de son bébé adoré. Grâce à la complaisance du bon docteur, l'enfant n'incommode plus les voisins par ses cris : on lui a retiré les cordes vocales pour le rendre muet. Dans ce scénario d'horreur, vous l'aurez compris, le petit dont il est question est un animal domestique, probablement un chien ou un chat rendu anxieux par les absences de son maître-parent qui ne s'en occupe que lorsque bon lui semble. Tout au long de son essai, le vétérinaire réorienté et chasseur repent Charles Danten se livre à une analyse exhaustive du sort que l'on réserve à ces petits êtres dont nous sommes naïvement et très superficiellement épris. Bon nombre de gens refusent le statut de *pet* à leur animal, préférant voir en lui un bébé à gâter et se percevant probablement eux-mêmes comme des maîtres éclairés. Or, Charles Danten s'applique à prouver que très peu de gens aiment véritablement les animaux et connaissent leurs besoins. Et encore moins de personnes s'efforcent de

satisfaire ces besoins sans les déformer par l'expression des leurs. L'apprentissage de la propreté, la marche au pas, l'inhibition de la sexualité, de l'expression vocale, la suppression des traits forts du caractère, quand ce n'est pas carrément celle des traits physiques indésirables (poils, queue, oreilles que l'on taille), sont autant de violences faites à ces animaux que nous ne savons que dénaturer et pervertir.

Loin de se limiter à la psychologie de la bête et du maître, Charles Danten lève le voile sur les abus mercantiles de la médecine vétérinaire et de l'industrie des aliments et articles pour animaux familiers. Il nous entraîne dans les coulisses du sombre trafic des animaux exotiques, dont jusqu'à 90 % des représentants meurent durant leur transport, faute de soins adéquats. Il aborde aussi les ennuis provoqués chez les humains par les zoonoses et les comportements aberrants d'animaux rendus à moitié fous par l'homme.

Je me suis dit : voilà enfin un livre douloureux mais nécessaire sur un type d'abus méconnu. Mais comme il fallait s'y attendre, ce pamphlet vitriolique a fait des vagues et plusieurs ont dénoncé Charles Danten : trop alarmiste, mal informé, ont-ils clamé. N'en croyez rien. Oh ! le lecteur attentif dénicherait bien deux ou trois coquilles typographiques voisinant une assertion douteuse qui affaiblissent la charge de ces trois cents et quelques pages. Pour le reste, on ne peut être que profondément troublé par les révélations du Dr Danten tant elles sont bien documentées et dérangeantes. Les souffrances dont l'animal ne peut témoigner, Charles Danten les exhibe à la face de tous, laissant à chacun le fardeau de faire son examen de conscience. Pas surprenant qu'on ait voulu le museler, lui aussi...

Suzanne Desjardins

**PLURALITÉ
ET CONVERGENCES
LA RECHERCHE FÉMINISTE
DANS LA FRANCOPHONIE**
Sous la dir.
de Huguette Dagenais
Remue-ménage, Montréal,
1999, 532 p. ; 24,95 \$

Être chercheuse féministe de langue française, voilà le défi que relève Huguette Dagenais. Elle rassemble dans *Pluralité et convergences* les textes de 28 femmes – et un homme – qui établissent l'état des lieux et de la recherche féministe dans la francophonie, tel que l'avait présenté un colloque international tenu à Québec en 1993. Dans cet essai s'affirme également la volonté des membres du collectif de se démarquer, à travers leur langue et des sensibilités différentes, de la recherche américaine dominante – même si celle-ci demeure incontournable.

De différentes origines (du Nouveau-Brunswick, de l'Ontario et du Québec pour le Canada, des États-Unis, de la France, du Maroc et du Sénégal), les auteurs abordent dans une première partie, à travers les résultats d'enquêtes, la sexualité et la procréation, la prostitution féminine et masculine, la famille et le travail, le sida chez les femmes africaines ; ils étudient également certaines problématiques, comme le rapport des femmes immigrantes du Sud avec le féminisme du Nord ou l'apparition d'un « féminisme territorial » en Europe. Une seconde partie, plus théorique, décrit le nouvel essor du féminisme en France et la persistance du féminisme chez les Canadiennes francophones, ainsi que l'émergence d'un féminisme au Maroc ou en Afrique. Enfin, certaines auteures s'interrogent sur les rapports entre l'État et le féminisme au Québec, mais aussi sur l'avenir de la relève féministe.

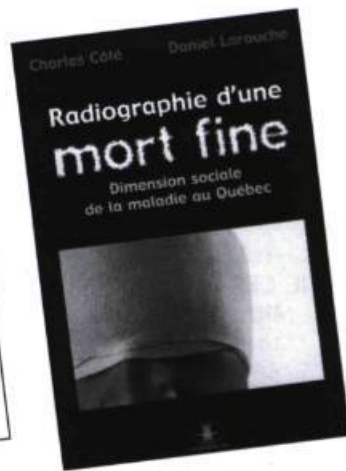


Voilà donc un ouvrage passionnant, accessible, qui déconstruit le cliché d'un féminisme agressif et propagandiste, et dont certains textes mériteraient d'être mis à la disposition d'un public élargi. Sa lecture s'impose quand on s'intéresse un tant soit peu au féminisme moderne.

Florence Thomas

LIRE ET ÉCRIRE
Robertson Davies
Leméac, Montréal, 1999,
79 p. ; 12,95 \$

Tirés d'une conférence donnée par l'auteur au début des années 1990, les deux courts textes du célèbre auteur canadien que vient de publier Leméac nous livrent sa pensée sur des sujets qui sont indissociables dans la vie d'un écrivain : la lecture et, cela va sans dire, l'écriture. Dans la première partie de *Lire et écrire*, la réflexion de Robertson Davies trouvera sûrement écho chez les lecteurs qui eux-mêmes s'interrogent, voire prennent position – ne serait-ce que pour eux-mêmes –, sur divers aspects de la lecture : Où lit-on ? Quels livres doit-on avoir lus ? Doit-on s'astreindre à terminer une lecture qui nous ennuie ? Quelle valeur accorder aux critiques, aux commentaires de lecture ? En plus d'inciter son auditoire à lire pour le plaisir, Robertson Davies, en bon lettré, ajoute : « Il existe bien des façons d'éduquer la sensibilité. Je recommande la lecture comme la plus abordable. »



En seconde partie, Robertson Davies disserte sur l'acte d'écrire et nous livre ses vues sur l'écrivain et le travail d'écriture. Il parle du style de l'écrivain qui, s'il ne jaillit pas de l'intérieur, peut devenir maniérisme, affectation. Il se prononce en outre sur l'analyse de textes, sur l'influence de la télévision et du cinéma sur l'écriture des romanciers modernes. Le lecteur assidu de Robertson Davies ne s'étonnera pas de lire sous sa plume de romancier averti que « [l]e récit préserve mieux un ouvrage que les seules grâces du style. [...] Il doit y avoir un peu de Schéhérazade dans tout romancier sérieux [...] ». L'intérêt de ces propos vient de ce que leur auteur y fait un tour de la question stimulant et suffisamment complet pour retenir l'attention.

Sylvie Trotter

**RADIOGRAPHIE
D'UNE MORT FINE**
DIMENSION SOCIALE
DE LA MALADIE AU QUÉBEC
Charles Côté
et Daniel Larouche
JCL, Chicoutimi, 2000,
285 p. ; 24,95 \$

Les ratés – j'utilise, on l'aura compris, un euphémisme – du système québécois de soins touchent aujourd'hui tout un chacun. L'illusion de l'universalité s'est écroulée et les décisions récentes de nos gouvernements (pensons à l'idée géniale d'interdire les déficits), loin d'améliorer la situation, l'empirent un peu plus chaque jour à tel point

qu'on se demande si c'est la bêtise ou l'inconscience qui domine. Ajoutez à cela les intérêts corporatistes de la plupart des groupes concernés, et vous arrivez à comprendre pourquoi les malades sont désormais souvent perçus comme des nuisances indésirables dans les établissements dont la mission devrait consister à les aider.

C'est l'histoire longtemps cachée de ce désastre que reconstituent patiemment et avec une rigueur exemplaire Charles Côté et Daniel Larouche. Bien sûr, les tenants d'une médecine néolibéralisme ne favorisant que les mieux nantis crieront à l'idéologie manipulatrice de gauche et argueront que la distribution de la richesse entre les citoyens et selon les régions d'un État n'a que peu à voir avec la santé, chacun et chacune étant libre de se hisser au niveau économique lui permettant de consommer les meilleurs services offerts. Mais l'analyse des faits empiriques illustre exactement le contraire, ce qu'avaient déjà démontré en 1968 les auteurs de *l'Histoire du développement culturel et scientifique de l'humanité*, ouvrage étayant les résultats des travaux d'une commission internationale de l'UNESCO. Est-il encore besoin de redire que l'inégalité sociale crée la maladie et détruit les fondements d'un système de santé, c'est-à-dire, comme le rappellent les auteurs au début de leur analyse afin de remettre les pendules à l'heure, « l'ensemble organisé de mécanismes, de fonctions et d'activités qui, à l'échelle d'une collectivité, contribuent à assurer la santé du plus grand nombre » ?

Élaborée à l'origine en vue de mesurer les besoins des populations desservies par la Régie régionale de la santé et des services sociaux du Saguenay-Lac-Saint-Jean, cette étude s'est rapidement étendue à l'ensemble de notre système (à partir des banques de données du ministère de la Santé et des Services sociaux) pour éclairer les conséquences des options (action ou inaction) faites par nos responsables

depuis la Révolution tranquille. Une fois croisés les faits, les hypothèses et la théorie, le tableau devient troublant. Et même si certaines conclusions concernant la terrible dialectique développement/bien-être doivent être discutées et sans doute relativisées, je partage entièrement la conclusion d'ensemble des deux auteurs : « Pourtant, dans un Québec voué à tous les problèmes individuels et qui se dit émotivement ' fou de ses enfants ', nous n'avons pas encore [...] vu poindre la moindre décision qui laisse espérer que ce Québec n'en est pas un qui, objectivement, se fout de ses enfants. »

Michel Peterson

**DIX TEXTES CONTRE
Collectif
Mille et une nuits, Paris,
1999, 562 p. ; 29,50 \$**

Composé de dix courts ouvrages à saveur pamphlétaire, ce coffret nous propose une pensée critique qui s'étale sur plus de trois cents ans (1626-1995) ! Conséquemment, nous sommes en présence de textes très diversifiés qui ont en commun le constat d'un état de fait que les auteurs jugent négatif par rapport à un ordre social particulier. En fait, ils ont la particularité d'être « contre » quelque chose : l'inégalité, la misère, l'éreintement par le travail, les carences de l'éducation et autres maladies sociales aliénantes.

Le coffret offre d'abord un texte de Marie de Gournay sur l'égalité des hommes et des femmes au XVII^e siècle ; l'auteur fonde son discours sur les thèses de penseurs tels que Platon, Plutarque, Sénèque. Suit un Jonathan Swift qui, en 1729, proposait une curieuse solution à l'explosion démographique des classes pauvres : la suppression pure et simple des enfants des classes défavorisées, leur évitant ainsi un atroce destin ! Sombre ironie ou exemple d'utopie sociale ? Encore fallait-il y penser ! Un peu plus tard, en 1763, Voltaire porte un dur coup au phénomène religieux, à ses



louches intrications avec le politique. À l'approche des « Temps modernes », presque cent ans plus tard, voilà Henry David Thoreau qui parle de « désobéissance civile » ; pour ce dernier, un bon gouvernement sera celui qui imposera le moins possible d'entraves à la conscience individuelle.

Vient ensuite Paul Lafargue et son « Droit à la paresse » publié à la fin du XIX^e siècle, diatribe contre les séquelles physiques et intellectuelles provoquées par le « Dogme du travail » propre à la société capitaliste où le Droit au travail n'est que le Droit à la misère... Plus tard, en 1945, Benjamin Péret soutient que le poète se doit de lutter contre toutes formes d'oppression. Et, plus près de nous – en 1966 – précédant les événements de Mai 1968, c'est l'Internationale situationniste qui exprime l'ultime « critique » de l'aliénation : la mise en cause de la société dite « bourgeoise » passe par le biais d'une critique acérée de son système d'éducation. Le texte de Raoul Vaneigem – anciennement de l'Internationale situationniste – est le dernier en date dans le choix retenu par Olivier Rubinstein ; il fait pour la fin du XX^e siècle le même procès de la « société marchande » et de ses multiples aliénations. Voilà pour ce bref tour d'horizon.

Les éditions Mille et une nuits offrent donc ici de petits ouvrages pertinents qui présentent des lectures intelligentes et accessibles de l'évolution de nos sociétés. Ils font décou-

vrir ou incitent à approfondir des auteurs ou des courants d'idées très critiques de la civilisation occidentale.

Gilles Côté

**UTOPIES PAR LE HUBLLOT
Lamberto Tassinari
Carte blanche, Outremont,
1999, 163 p. ; 19,95 \$**

Lamberto Tassinari a été, entre 1983 et 1996, l'âme de la revue transculturelle *Vice Versa*, aujourd'hui disparue. Cette revue trilingue, de renommée internationale (comprenant des articles publiés en français, en anglais ou en italien), et dont les bureaux étaient situés sur le boulevard Saint-Laurent à Montréal, était un lieu d'échanges et de débats souvent provocateurs. Le présent recueil regroupe dix-sept textes – pour la plupart éditoriaux, critiques ou vivement engagés – qui tentent de cerner un aspect de la réalité culturelle montréalaise : l'ethnicité et la définition du peuple québécois, les méfaits du pouvoir, une confession audacieuse sur le plaisir de fumer et deux essais plus récents : l'un sur un nouveau Canada et l'autre sur la réticence du grand public à l'égard de ce que l'auteur nomme « l'art difficile ».

Utopies par le hublot se divise en trois parties : la première traite du thème de la cité et de la place particulière qu'occupe Montréal, que l'auteur ne considère pas comme une grande métropole (contrairement à New York ou à Berlin), mais qu'il sent riche de potentiel, malgré ce qu'il nomme « l'ouverture et la fermeture de l'âme québécoise ». La deuxième partie pose le problème de l'art, qui doit être totalement inutile, contrairement à ce que voudraient certains mécènes ou commanditaires qui souhaiteraient un art davantage au service d'une cause ou d'une idée. Quatre essais plus personnels complètent l'ouvrage, dont un très beau témoignage intitulé « Sans Italie », qui relate les premières impressions de l'auteur lors de son arrivée au Canada.

Tout le livre est empreint de culture européenne et surtout du pays natal, cette Italie chérie à laquelle Lamberto Tassinari reste si attaché ; il cite volontiers Calvino, Pasolini, mais aussi plusieurs écrivains d'autres pays européens (Debray, Deleuze, Adorno et Horkheimer). Toutefois, l'auteur demeure aussi profondément impliqué dans plusieurs débats d'idées qui ont eu lieu au Québec durant les années 1990, notamment celui sur la place des communautés culturelles dans un modèle canadien, concept auquel croit Lamberto Tassinari, en y incluant l'apport des peuples amérindiens, dont il estime la contribution à la fois influente et positive.

Yves Laberge

HYBRIDITÉ CULTURELLE
Sherry Simon
L'île de la tortue, Montréal,
1999, 63 p. ; 7,95 \$

Située dans un quartier cosmopolite de Montréal (le Mile-End), l'église Saint Michael est le point de départ de cet essai qui milite en faveur de l'hybridité culturelle. Construite pour des immigrants irlandais dans un style architectural insolite, fréquentée aujourd'hui par des Polonais et des Italiens, l'église Saint Michael offre au visiteur « un fouillis d'éléments décoratifs joyeusement hétéroclites ». Issu du travail d'appropriation des communautés successives, ce tissage inattendu et inédit d'éléments hétérogènes fait de cet édifice un bon exemple d'hybridité culturelle ; ce concept ne doit être confondu ni avec celui d'acculturation, qui renvoie à l'effacement d'une culture au profit d'une autre, ni avec celui de multiculturalisme, qui désigne la coexistence dans l'indifférence de plusieurs systèmes culturels.

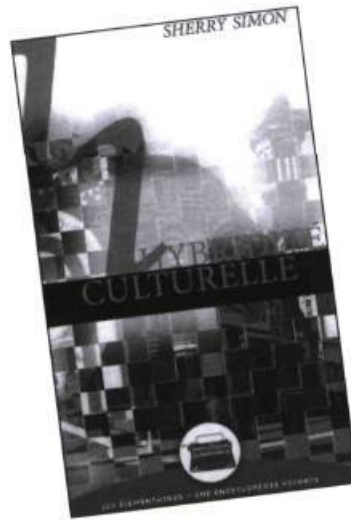
L'hybride, nous dit l'auteure, est le produit d'une mise en relation : il qualifie ce qu'il advient lorsque des groupes s'influencent et que de la rencontre naissent de nouvelles formes d'expression, imprévisibles, faites de fragments culturels empruntés puis assimilés et réinterprétés. Sherry Simon précise les choses en prenant des exemples littéraires. En choisissant d'écrire dans des langues inventées, en utilisant un vocabulaire disparate et une syntaxe inhabituelle, en usant de références culturelles éclectiques, des auteurs aussi différents que A.-M. Klein, Édouard Glissant, James Joyce, Régine Robin, Dany Laferrière ou Salman Rushdie disent que l'hybride est l'unique registre identitaire viable parce qu'il relance l'imaginaire et ouvre sur un nouvel espace d'incertitude, donc de liberté. Dans son plaidoyer, l'auteure nous alerte sur les risques de repli nationaliste et invite le lecteur à réfléchir à l'équilibre possible et nécessaire, dans un contexte de mondialisation, entre culture, identité et citoyenneté.

Christine Zahar

**LE JUDAÏSME RACONTÉ
À MES FILLEULS**
Marek Halter
Robert Laffont, Paris, 1999,
178 p. ; 19,95 \$

Né à Varsovie mais émigré en France à l'âge de quatorze ans, Marek Halter est l'auteur d'une dizaine de romans, tous investis par un judaïsme dont il rend compte le plus simplement du monde dans *Le judaïsme raconté à mes filleuls*. Le lecteur y trouve moins un livre historique que l'expérience et l'enseignement d'une éthique.

Aux yeux de l'auteur, le judaïsme est l'incarnation par excellence de la devise répu-



blicaine française, à la condition toutefois que les valeurs de liberté, d'égalité et de fraternité soient investies par un souci moral qui les articule dans le respect de la Loi (le Décalogue). À travers les figures d'Ezra (dans le Talmud), d'Abraham et surtout de Moïse, l'auteur nous dit comment la Loi fixe « le respect et l'amour de l'autre » en proposant une règle de vie qui fait que « l'obéissance et la désobéissance sont des responsabilités à assumer et non pas des soumissions à plus fort et plus puissant que soi ». L'homme est ainsi responsable, c'est-à-dire qu'il doit savoir trouver « la volonté de vouloir le bien ». Au cœur de cet *existentialisme religieux*, il accorde la première place à l'étude, à la transmission écrite du savoir juïque, garante de la Mémoire identitaire : « [...] l'étude des textes et le développement de la pensée sont les indispensables tuteurs de l'homme et le libre enrichissement de son identité. Mais études et pensées ne sont fécondes que lorsqu'elles tendent à davantage d'union, de communauté, d'humanité... ». Riche de ses écrits, de l'enseignement qu'il prodigue ici, de la parole dont il est porteur – car au commencement était le Verbe –, Halter prend à son tour le relais d'une histoire qui dure depuis plus de quatre mille ans : « Désormais, vous l'avez compris, j'appartiens à l'antique tradition de la parole de l'Histoire. »

Voilà malgré tout un ouvrage sans prétention, bien

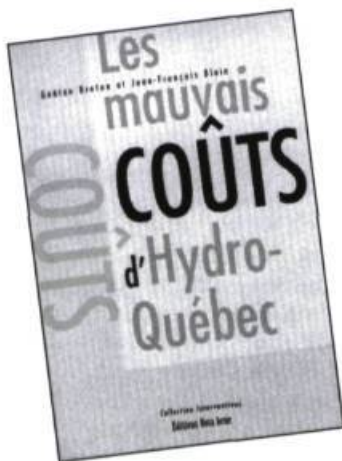
fait, facile d'accès, qui rend compte avec efficacité du dépouillement d'un certain savoir. Certes, l'interprétation que fait Marek Halter des textes sacrés est partielle, il ne s'embarrasse pas trop de nuances et n'évite pas de prendre des raccourcis pour aller à l'essentiel. Mais après tout, il n'avait d'autre but, en léguant un héritage spirituel qui vient étayer sa production romanesque, que de raconter « de la manière la plus simple et la plus légère » pourquoi il « se considère comme juif ». Sur ce plan, il n'y a rien à redire.

François Ouellet

**LES MAUVAIS COÛTS
D'HYDRO-QUÉBEC**
Gaétan Breton et
Jean-François Blain
Nota bene, Québec, 1999,
183 p. ; 10,95 \$

Le moins que l'on puisse dire est que Gaétan Breton et Jean-François Blain ne sont pas d'accord avec certaines orientations prises par le premier ministre Lucien Bouchard, le ministre Guy Chevrette et le président d'Hydro-Québec André Caillé quant à la gestion du secteur de l'énergie au Québec. Dans leur essai *Les mauvais coûts d'Hydro-Québec*, les auteurs s'élèvent d'abord vigoureusement contre la dénationalisation de l'électricité que, selon eux, projettent le gouvernement québécois et la direction d'Hydro-Québec. Cela, assurent-ils, sonnerait le glas de la tarification uniforme sur l'ensemble du territoire du Québec. Ils s'insurgent également contre l'exportation d'électricité vers les États-Unis et les autres provinces lorsque les réserves d'hydraulité ne sont pas suffisantes. Ils mettent d'ailleurs en doute le profit à tirer de telles ventes. Ils accusent finalement le gouvernement de mener ce dossier en catimini et s'indignent de la propension d'Hydro-Québec au secret.

Gaétan Breton et Jean-François Blain sont très au fait du dossier de l'énergie au Québec. Ils ont notamment représenté le Parti québécois



mard, 1991), peut même être à la solde du plus grand art comme de l'idéologie la plus structurée. Quel constat ! L'art, le beau, la pensée la plus brillante sinon la plus géniale, celle d'un Heidegger ou d'un Nietzsche, n'empêcheraient en rien les vagues du nihilisme et de la déconstruction qui déchirent actuellement nos rivages. La nouvelle ignorance, comme toutes les ignorances passées, croit qu'elle sait, gonflée d'une fantastique somme de savoir informatisé, par l'intermédiaire d'Internet par exemple, suggérant aux masses que la communication globale et planétaire est devenue une panacée pour tous les maux présents et à venir.

Dans *La nouvelle ignorance et le problème de la culture*, Thomas de Koninck rappelle que les ressources humaines capables de contrer la barbarie ne seront jamais libérées de l'éducation et de l'apprentissage des codes et des signes du langage. De nombreux philosophes sont cités, ainsi que plusieurs auteurs québécois comme Marc Chabot, Fernand Dumont et Pierre Vadeboncoeur.

J'ai été conquis par ce livre toujours animé par la foi en la dignité humaine, de la même façon que j'avais lu avec enthousiasme l'essai précédent, paru en 1995 chez le même éditeur. L'auteur ne se gêne pas pour dévoiler l'angoisse que lui inspirent toutes les formes de cette nouvelle ignorance généralisée. Comme bien d'autres universitaires, il a dû subir les coupures budgétaires imposées par une administration soumise aux puissances économiques qui restent cyniques devant l'horreur dans laquelle elles jettent les peuples, de plus en plus souvent et de plus en plus vite.

Cet essai apporte une pierre de plus au fragile édifice d'un humanisme véritable qui ne peut se permettre d'oublier la barbarie. Comment survivrons-nous ? Par la force de l'amour, celui qui s'exprime dans les textes les plus vivants de ce siècle, ceux de Camus par exemple.

Jean Désy

de Montréal-centre et de Montréal Ville-Marie devant la Commission parlementaire de l'économie et du travail lors de l'examen du Plan stratégique d'Hydro-Québec en février 1998. Afin d'aider le lecteur à mieux comprendre ce qui est en jeu, ils ont inclus plusieurs graphiques et tableaux dans leur ouvrage.

Gaétan Bélanger

**LA NOUVELLE
IGNORANCE
ET LE PROBLÈME
DE LA CULTURE**
Thomas de Koninck
Presses universitaires
de France, Paris,
203 p. ; 34,95 \$

Dans son dernier essai paru récemment aux Presses universitaires de France, Thomas de Koninck s'interroge sur la nouvelle ignorance qui sévit en Occident, au sein d'un règne obscurantiste très clinquant, plein de paillettes et orchestré par quelques grands bonzes du multimédia, dans un monde fait de publicités tapageuses qui ne prône plus que les bienfaits de la mondialisation. Se référant à Ignacio Ramonet, l'éditorialiste du *Monde diplomatique*, l'auteur crie aux intellectuels qui ne seraient pas encore contaminés par les phosphorescences de la télévision : « Attention ! La barbarie n'est pas loin ! »

Cette barbarie, pour reprendre un concept déjà proposé par George Steiner dans *Réelles présences* (Galli-

NB Éditions Nota bene

**DE GRANDS
LIVRES...**



Richard Saint-Gelais
**L'empire du pseudo.
Modernités
de la science-fiction**
399 p. 24,00 \$



Eva Le Grand (dir.)
**Aux frontières
du pictural
et du scriptural**
341 p. 25,95 \$

DE GRANDES IDÉES



Michel Freitag et
Éric Pineault (dir.)
**Le monde enchaîné.
Perspectives sur l'AMI
et le capitalisme
globalisé**
333 p. 24,00 \$



Lucie Joubert (dir.)
**Trajectoires au féminin
dans la littérature
québécoise**
288 p. 24,00 \$